

mémorielles

Pour la clarté de l'exposé, je me permets de résumer la thématique de ces témoignages sans juger leur valeur ou la véracité des faits qui y sont rapportés.

La quasi-totalité de ces témoignages s'articule de ce qu'on appelle communément les «affaires». Je cite pêle-mêle les «affaires» Abane Ramdane, Amirouche, El Haoues, Chaabani, Lamouri, Chihani, Adjel Adjoul, Si Zoubir, Si Salah, ou encore celles des «complots», celle des «3B» (Boussouf, Krim Belkacem, Bentobal), de l'EMG, du GPRA, du CNRA, etc. Pour mieux cerner cette thématique, posons quelques préalables, en premier lieu, je précise que je ne remets nullement en cause les aspects factuels.

«Nous n'étions ni anges ni démons» est une affirmation que j'utilise pour dire que la révolution ou la guerre de Libération nationale fut l'aboutissement d'un long processus où les hommes furent à la fois sujets et objets de l'histoire. Ils influencent le cours de l'histoire et en subissent le contre-coup. Leurs actions furent à la fois pesées, réfléchies, justes, spontanées, réactives, erronées, fausses, braisées.

Enormément de facteurs entrent en jeu, certains parfois à la fois farfelus et décisifs, sans compter les effets du hasard, heureux ou malheureux.

En tant que moudjahidine, nous avons certes mené des actions héroïques dignes des épopées légendaires, mais nous avons eu aussi à avoir peur, à flancher par moment, à avoir le spleen, à languir sur nos proches, nos villages et villes. Nous avons battu et vaincu l'ennemi comme nous avons subi de lourdes pertes. Nous avons réussi, failli et défailé. Nous avons pleuré, eh oui, pleuré de peine comme de joie. Nous avons ri ensemble, les uns des autres, des situations tragico-miques. Nous nous chamailions, parfois pour si peu et même nous nous jalouions pour des broutilles. Nous avons nos noms de guerre mais aussi des sobriquets. Nous n'étions ni anges ni démons.

Aurions-nous été meilleurs que les prophètes ? Aurions-nous été plus infaillibles ? La réponse coule de source. Pour revenir à certaines «affaires» évoquées épisodiquement, je ne veux en retenir que deux : Amirouche et Chaabani, deux colonels légendaires. On reproche au premier — et a posteriori — ses méthodes martiales de commandement, sa discipline d'airain.

De là, certains franchiront impudemment le Rubicon, en le qualifiant de sanguinaire. En fait, Amirouche fut foncièrement un révolutionnaire au plan mental et disciplinaire, menant et

subissant une guerre impitoyable. S'était-il trompé ? Aurait-il commis des erreurs, des fautes ? Assurément oui et cette réponse est d'ordre principal et postérieur. N'aurais-je pas moi-même ou tout autre homme commis les mêmes erreurs et fautes dans les mêmes conditions et circonstances ? Était-il sanguinaire, dictateur, injuste ? Assurément non ! Non et non ! Il était simplement un homme, un immense militant ; et un révolutionnaire accompli avec ses propres limites et les limites imposées par le cours de l'histoire. Avait-il massacré des centaines d'étudiants ayant rejoint le maquis ? Au-delà de cette comptabilité macabre (dizaines ou centaines, un seul aurait été de trop), il y a lieu d'analyser objectivement la situation de l'époque. Avancer péremptoirement de tels faits, c'est travestir, ou mieux, méconnaître l'histoire. La «bleuite» n'est pas un simple détail de l'histoire comme dirait l'autre. Elle a été menée par un gigantesque arsenal déployé par les autorités coloniales (hommes, finances, plans et un art consommé de la guerre psychologique). Amirouche a dû lutter sur plusieurs fronts et combattre plusieurs ennemis (armée coloniale et forces supplétives, groupuscules messalistes, collaborateurs connus et clandestins).

Par ailleurs, pourquoi certaines mémoires, certains témoignages seraient-ils si sélectifs en occultant le fait que ce même Amirouche avait orienté des dizaines, sinon des centaines de jeunes ayant rejoint le maquis vers les universités des pays solidaires de notre révolution ? Certains sont encore en vie et peuvent en témoigner loin de toute surenchère et instrumentalisation (cf les témoignages dans les écrits de Saïd Sadi, Rachid Adjaoud ou Djoudi Toumi). Toujours à propos d'Amirouche, et dans un autre registre, on voudrait attribuer le martyr d'Amirouche en compagnie du Colonel Si El-Haouès à une trahison émanant de certains cercles de la révolutions. Je ne voudrais pas polémiquer à ce propos car n'ayant pas de connaissances précises, vérifiées et vérifiables à cet égard mais j'ai eu à vivre, en tant que moudjahid dans la région où sont tombés les deux valeureux colonels. C'est une région de tous les dangers où séjournent ou transitent de plusieurs forces hétéroclites (harkis, groupuscules messalites, partisans et débris de Bellounis) ; ceci sans parler de la structure socio-culturelle de la région. C'est une région de transhumance pastorale où l'organisation tribale et la pensée tribaliste prévalaient. Lors de ma présence dans cette région (1955-1956), j'avais appris à me méfier tout le temps et de tout. Un simple jeune ber-

ger pouvait, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou pas, vous sauver la vie ou courir à votre perte. Une tente de nomades pouvait être aussi un refuge réconfortant ou un piège mortel. Dans ces conditions, avancer la thèse d'un complot envers les deux colonels me paraît hasardeux, faute de preuves palpables, vérifiables et vérifiées. Au total et concernant le colonel Amirouche dont le nom, la stature et la célébrité me semblent outrageusement instrumentalisés selon les circonstances, toute démarche probe, tout témoignage honnête et sincère doivent s'inscrire dans un cadre historique, bien maîtrisé, précisément analysé et loin de toute considération politicienne. Amirouche avait une profonde foi dans le combat qu'il menait. «L'affaire Chaabani». Venons-en ! Je l'évoque pour la première fois en ces termes bien qu'étant un des protagonistes. Auparavant, je voudrais m'interroger sur une certaine tendance à vouloir insinuer qu'elle eut lieu durant la guerre de Libération en la collant à d'autres «affaires». «L'affaire Chaabani» est un moment de l'Algérie indépendante. Ainsi, je ne veux pas l'évoquer dans ses multiples péripéties — et je suis dans une posture favorable pour le faire — mais dans sa logique, dans sa dynamique.

Mohamed Chaabani, je l'ai connu lorsqu'il avait rejoint le maquis dans une zone de la Wilaya I, qui deviendra plus tard la Wilaya VI. C'était un jeune étudiant de l'institut badissien. Sage, instruit, pondéré, voire très doux. On l'avait surnommé Taleb (au double sans du terme arabe en usage, à savoir étudiant et sage). Tout le monde recherchait sa compagnie et il faisait l'unanimité. Il n'était lié à aucune tendance, sinon à ses propres convictions culturelles et civilisationnelles.

Malheureusement, notre compagnonnage ne dura pas longtemps puisque j'étais appelé à me diriger vers le sud puis vers l'ouest, sur ordre de Si El Haoues. Je ne l'ai plus revu jusqu'à l'indépendance. Ses seules qualités intrinsèques lui permirent jusqu'au commandement d'une wilaya. On oublie souvent de souligner un fait important : on dit qu'il fut le plus jeune colonel de l'ALN puis de l'ANP mais on oublie qu'il fut aussi le seul colonel sans passé politique militant, ni MTLD-PPA, ni UDMA, ni PCA, ni Oulémas.

Il n'avait que ses convictions patriotiques scellées, intangibles et non négociables. C'est là le secret de l'origine de son action — et de sa perte — au lendemain de l'indépendance.

Il n'était mû par aucune soif de pouvoir, ni par un quelconque esprit partitionniste, claniste. Il ne voulait simplement pas marchander ses convictions et ses

principes. Aurait-il voulu une responsabilité civile, militaire ou diplomatique qu'il l'aurait obtenue sur le champ.

C'est uniquement sur une base d'affinité personnelle que je l'avais rejoint, affinité provoquée par la pureté de ses convictions. La suite des événements a conforté la justesse et la noblesse de ses convictions, même à titre post-mortem. Le colonel Tahar Zbiri empruntera vainement la même démarche.

Étant un acteur direct de ce moment de l'histoire, serais-je tenté ou m'appartient-il aujourd'hui d'exciper cette qualité pour «régler certains comptes» ? Assurément non ! Je refuse une telle posture pour de multiples raisons historiques objectives et intellectuelles, je n'ai aucun intérêt à défendre, aucun sentiment de revanchard.

En interpellant le président Ben Bella, comme souligné précédemment, je lui signifiais mon intention de défendre uniquement une mémoire et non pas d'intenter un quelconque procès envers qui que ce soit ou quoi que ce soit.

J'avais adopté la même démarche concernant un autre monument de l'histoire : le colonel Lotfi. Bien de choses se disent sur son martyr, sur son commandement. A bien des égards, il me rappelait Chaabani par son instruction, sa sagesse, son engagement inébranlable. Aujourd'hui, je défends sa mémoire. Somme toute, pourquoi témoignons-nous ? Sommes-nous condamnés à ne rapporter que des «histoires» ? Je ne le crois pas et je ne suis pas de cette école.

Le seul vrai témoignage digne d'être étalé, c'est celui de l'histoire de l'Algérie, de la guerre d'indépendance d'Algérie.

Pour qui témoignons-nous ? Certes pour l'histoire, pour les jeunes générations. Si tel est le cas, alors soyons très vigilants et pédagogiques dans la présentation de nos témoignages, nobles dans nos desseins et ne pas commettre de confusion de genres et d'époques. Ne réagissons pas à une négation par une négation, à une falsification par une autre falsification.

Les résultats pourront être plus catastrophiques. Une excuse peut être plus vile pour expliquer un impair, un délit, dit le proverbe arabe.

Que dirait un jeune de 20 ou 30 ans en prenant connaissance de certains témoignages autour des «affaires de X ou Y» ? N'y a-t-il pas risque de faire assimiler la guerre de Libération à une lutte mafieuse, à une lutte de mafiosi pour l'accaparement des postes de responsabilité et de pouvoir ? N'est-il pas en droit de conclure et penser que ces légendaires dirigeants (Amirouche, et autres), longtemps ensencés, ne sont en fait que des assoiffés de pouvoir,

prêts à tout pour le «kursi» ? N'est-il pas loisible pour lui de voir en Amirouche ce grand révolutionnaire, obsession de tous les stratèges colonialistes, un simple tueur d'étudiants alors qu'en réalité il fut un grand promoteur de la formation des cadres pour l'Algérie indépendante ?

Lorsqu'on présente au jeune Algérien la décision de décréter la grève des 8 jours comme une erreur catastrophique pour la Révolution, que peut-il penser alors de son auteur Larbi Ben M'hidi dont la grandeur fut reconnue en premier par l'ennemi ? Que peut penser ce jeune de Zighoud Youcef lorsqu'on lui dit que le 20 Août 1955 était aussi une action catastrophique ? Il faut lui présenter les faits avec leurs tenants et leurs aboutissants.

Il n'est guère dans mon intention de prôner la censure, de travestir la réalité ou de taire quoi que ce soit mais seulement de prôner une pédagogie du témoignage, expurgée de tout sensationnalisme, de narcissisme, de règlements de comptes. Malheureusement, certains témoignages, volontairement ou involontairement, ne sont qu'un chapelet d'objectifs les uns plus insultants, de jugements de valeur postérieurs où le fait cède le pas à l'appréciation. Je ne joue pas au moralisateur mais je veux simplement attirer l'attention sur les désastres incommensurables que provoque ce type de témoignage parmi les nouvelles générations. Faisons honneur à l'appel du 1^{er} Novembre dont l'entame fut : «A vous qui êtes appelés à nous juger.» Nous n'étions ni anges ni démons. Alors aux générations actuelles et futures de n'être ni les uns ni les autres. Ayons ensemble de la hauteur de vue, digne de cette glorieuse guerre de Libération et évitons les «gueguerres mémorielles». Elles nous viennent d'ailleurs et cela nous suffit amplement.

M. D.

Rappels : (écrits de l'auteur)

- *Monologue, dialogue, un homme face à l'histoire*. 3 vol.
- *Lettre à Monsieur Ben Bella, Le Soir d'Algérie*, 20/05/2009.
- *Lettre à Monsieur Saïd Sadi*.
- *Proclamation du 1^{er} Novembre, un appel aux armes, un hymne à la paix*.
- *Nul ne pourrait y songer*, ensemble d'articles publiés entre 1985 et 2000.

PS. Monsieur Saïd Sadi a décidé de ne plus briguer un nouveau mandat à la tête de son parti. Je tiens à saluer l'homme pour l'œuvre qu'il a accomplie, à plusieurs titres et j'ose espérer maintenant qu'il est plus libre qu'il continuera à écrire et à susciter des débats constructifs.

M. D.